



Thélyson Orélien écrit sur la vie dans ce qu'elle a de plus féroce.

Noire odyssée

Inconnu hier, l'Haïtien Thélyson Orélien entre avec fracas dans cette rentrée littéraire avec *C'était ça ou mourir*, déjà vendu dans 20 pays.

PAR CLAUDE ARNAUD

La genèse de ce premier roman ressemble à un conte de fées. Paru il y a six mois au Québec, *C'était ça ou mourir* est déjà publié dans une vingtaine de pays. Dans ce livre salué par le *New York Times*, Thélyson Orélien, auteur de 38 ans qui a quitté Haïti après le séisme dévastateur de 2010, raconte la descente aux enfers d'un des ses compatriotes dont le destin ne saurait faire a priori rêver. Jonas Dorléon partage le quotidien des milliers d'Haïtiens survivant sous la

coupe des gangs de Port-au-Prince, avec moins de deux dollars par jour. Professeur, il en gagne deux ou trois de plus, quand une ultime fusillade mettant le feu à sa maison l'oblige à fuir en province. En route, il croise un cortège funéraire bloqué par un barrage tenu par des jeunes en armes. « Ils ont ouvert le cercueil, fouillé dedans et, comme ils n'ont rien trouvé, ils ont volé les chaussures du mort... Le mort était mieux chaussé que nous tous. »

Jonas opte cette fois pour l'exil. Passe en République dominicaine et, là, pousse des brouettes, récolte du sucre, cire des

chaussures. Avant de découvrir que le grand voisin ne veut plus de gens de sa couleur. « Ici... elle est une carte d'identité. Ton créole est une condamnation. » Commence alors le chemin de croix qu'affrontent chaque année des millions de migrants rêvant d'Amérique. Après être passé par le Brésil, il s'invente un nom espagnol et un passé crédible pour entrer en Colombie, où les embûches s'accumulent. Quand ce n'est pas un douanier à acheter avec un slip de marque, c'est un compatriote qui vend des faux papiers et ne les livre jamais. Passeurs, racketteurs, faussaires... Jonas apprend à se méfier de tous, se met à parler bas, prend la couleur des murs.

Humour cruel. On lui parle d'un homme qui a sauté dans le vide après avoir vu une meute de bandits violer sa femme. Il refoule sa tristesse devant une mère creusant à la petite cuillère une tombe pour son nourrisson. Il en oublie d'avoir faim; sauvegarder son portable est son seul souci. Il n'est plus rien pour personne, à peine pour lui. En route vers l'Amérique centrale, Jonas atteint le Panama et traverse la forêt tropicale du Darién, une jungle qui aspire les migrants par dizaines. En passe d'être englouti, il subsiste grâce à son sens inné de la survie et au réconfort d'un ou deux saints laïques. Son existence se résume à un sac en plastique – brosse à dents et savon sec – et à un recueil de René Depestre auquel il s'accroche. Il devient la vivante allégorie d'un pays à l'agonie, qui trouve toujours un poète ou un peintre pour lui redonner espoir et rappeler au monde de quel génie il est capable – de quel héroïsme aussi.

Cette odyssée est racontée dans une langue forte comme un alcool de canne, tranchante comme une machette. Jamais l'ombre d'un auto-apitoiement ne transpire sous la plume de l'écrivain, également professeur au Québec, qui a assimilé l'humour cruel des migrants qui se sont livrés à lui. C'est la vie dans ce qu'elle a de plus féroce avec, au bout du tunnel trumpiste, un pays froid mais accueillant, le Canada, à qui Orélien rend un hommage pudique et bouleversant. C'est toute une armée de l'ombre qui trouve avec son livre un visage, un corps, une humanité.

C'était ça ou mourir, de Thélyson Orélien (Grasset, 272 p., 21,50 €).

J.F. PAGA/SP